

Penser l'événement à distance

Catherine Mavrikakis

Numéro 788, janvier–février 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84255ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2017). Penser l'événement à distance. *Relations*, (788), 50–50.



Catherine Mavrikakis

Penser l'événement à distance

Dans *Écorces*, le théoricien de l'image Georges Didi-Huberman réfléchit au sort réservé à quatre photos prises en 1944 au camp d'Auschwitz-Birkenau par des membres d'un Sonderkommando, forcés de s'occuper des corps et des restes des victimes assassinées. La pellicule qui contenait les images avait été cachée dans un tube de dentifrice et a pu être sortie clandestinement du camp. Ces photos prises au péril de leur vie, à la va-vite et dans des conditions terribles, constituent un témoignage extraordinaire et un acte inouï de résistance contre ceux qui espéraient qu'il ne resterait plus rien pour témoigner de l'extermination. Trois de ces photos (la quatrième serait trop floue) ont été recadrées et sont présentées à Birkenau sur des sortes de stèles, devant les ruines du crématoire. Constatant ce traitement des photos pour les rendre plus lisibles au public, et surtout moins dérangeantes, Didi-Huberman pose une question éminemment pertinente : « Faut-il simplifier pour transmettre ? » La vulgarisation est-elle nécessaire à l'enseignement des idées ? Cette question, je me la pose dès que j'enseigne ou dès que j'écris.

Il faut bien l'avouer, la pédagogie et la diffusion des idées telles que nous les connaissons sont basées sur un contrat où l'évidence doit être au rendez-vous. L'impératif de rendre lisible le monde et l'injonction à la transparence fondent nos discours, alors que chacun de nous a pourtant fait l'expérience, en suivant un cours ou en bavardant avec quelqu'un, que c'est bien ce que l'on ne comprend pas immédiatement qui finit par nous former. Ce n'est que 20 ans plus tard que j'ai compris les paroles sibyllines d'une amie qui tentait de faire apparaître la vérité pour moi.

À notre époque, nous voyons tous les mêmes choses en même temps sur les chaînes d'information en continu des grands médias. Notre planète vit au rythme d'un même attentat (choisi parmi

tous ceux qui ont lieu dans le monde), créant ainsi un temps artificiel dans lequel nous évoluerions tous. Nous partagerions les mêmes soucis qui nous sont expliqués en direct, de façon rapide, dans une simplification des choses que l'émotion autorise.

Après l'attentat de Nice en juillet 2016, une télévision française a dû s'excuser d'avoir interviewé des gens qui venaient de perdre des proches. On demande aux journalistes de donner des explications très vite sur ce qui vient de se passer. Cette synchronicité fait en sorte que la première parole émise sur le lieu d'un événement se répète à travers tous les médias du monde, dans un effet de vérité conféré uniquement par le direct et le vécu. Il suffirait d'avoir été témoin pour avoir quelque chose à dire... Nous répétons à satiété les mêmes mots, nous « likons » sur Facebook les mêmes vidéos qui déterminent notre participation au temps actuel, sans être capables de prendre du recul. L'aspect brut du direct nous fait oublier que le sens ne peut apparaître immédiatement. Il faut du temps pour ne pas dire des banalités devant ce qui arrive.

La liberté d'expression que nous connaissons se voit prise dans cette nécessité de dire quelque chose sur ce qui est notre présent. Or cette « liberté » s'exprime précisément à partir de quelques expressions toutes faites par lesquelles nous construisons quelque chose comme du sens. La recherche sur Internet qui suit un événement se fait à partir de mots-clés, de *hashtags* sur Twitter ou Instagram qui nous forcent à répéter les choses uniquement dans une langue préfabriquée et simplifiée, sans pouvoir les penser autrement. Cette langue de bois, toute faite, nous empêche, je le crois profondément, de penser les événements et de comprendre le monde.

Comment faire en sorte que les événements n'entrent pas dans le moule qu'offrent quelques mots qui nous vien-

nent trop spontanément quand survient un incident ou un drame ? Comment sortir de la familiarité que nous entretenons avec le monde par l'intermédiaire de paroles toutes prêtes incapables d'être à la hauteur de la nouveauté des faits marquant l'actualité ? Plus largement : comment ne pas ajuster notre vision du monde selon cette économie d'un direct prédigéré ?

Lors de l'écriture d'un roman dans lequel je voulais mettre en scène le sort des pauvres dans la rue, il m'a semblé que le mot « sans-abri », très employé, anesthésiait mes sens en me faisant oublier la violence qui accompagne un tel dénuement matériel. Il me fallait surtout et avant tout « défamiliariser » les mots, choquer mes lecteurs et produire un bruit désagréable dans la langue ronronnante qui est la nôtre. Et c'est ainsi que j'ai opté pour des archaïsmes : « gueux », « traîne-savate », « crève-la-faim », qui voulaient donner une force à une idée dont nous enfouissons le sens sous la répétition.

La défamiliarisation est le propre de l'art. Oui, l'art nous permet de ne pas être dans la familiarité avec le monde. Il dit autrement, montre autrement, et nous évite d'être anesthésiés ou hypnotisés par des mots et des images qui finissent par nous rendre insensibles. Or, il y a urgence en ce moment de rester peu familiers avec des situations que les actualités nous habitueront à voir comme naturelles... Je voudrais ne pas un jour me réveiller complètement à l'aise avec #TrumpPresident, #Hate, #Racism, #Antisemitism. Je voudrais que le choc de la nuit du 8 au 9 novembre 2016 reste intact. Je voudrais que la langue fasse en sorte que je ne m'habitue pas à ce qui me révolte et que les actualités ne m'insensibilisent pas à petites doses.

Je chercherai des mots qui ne simplifieront pas tout. J'en appellerai à la complexité et je refuserai de finir toutes mes phrases par un bonhomme sourire. ☺